

«Fanny» : deuil et réconciliation sur fond marin



Photo: Drowster Milya Corbeil-Gauvreau , Adélaïde Schoofs et Léokim Beaumier-Lépine dans le film Fanny de Yan England

Sarah-Louise Pelletier-Morin

Collaboratrice

Publié le 9 mai **Critique**
Cinéma

Après *1:54* (2016) et *Sam* (2021), Yan England revient avec *Fanny*, un troisième long métrage de fiction qui met au premier plan un personnage adolescent. Adaptée de la série littéraire jeunesse à succès *Fanny Cloutier*, de Stéphanie Lapointe (qui signe le scénario), l'œuvre ausculte la relation complexe entre un père et sa fille, qui tente de faire la lumière sur la mort de sa mère.

Fanny (Milya Corbeil-Gauvreau) a perdu sa mère lorsqu'elle n'avait que 4 ans. Tandis qu'elle cherche le passeport de son père (Éric Bruneau), qui s'apprête à partir quelques jours au Japon, elle tombe

sur un dessin que lui aurait envoyé une certaine Lorette Fortier. Fanny découvre alors que sa mère, Marianne Fortier, avait une sœur, ce que lui avait caché son père. Impulsivement, la jeune femme part à la recherche de sa tante Lorette (Magalie Lépine-Blondeau) dans le Bas-du-Fleuve. Son père, qui a tout juste atterri au Japon, tente sans succès de l'en empêcher. S'ensuivent plusieurs découvertes bouleversantes sur la mort de sa mère pour l'adolescente, accompagnée de ses deux nouveaux amis, Léonie (Adélaïde Schoofs) et Henri (Léokim Beaumier-Lépine).

Un conte pour tous

Ce n'est pas une mince tâche que d'écrire ce texte sans divulguer des éléments de son histoire. Le scénario se construit à la manière d'un film d'aventures, avançant par indices, énigmes et découvertes. Bien qu'elle épouse une structure plutôt convenue, l'intrigue parvient à nous tenir en haleine durant ces deux heures bien remplies. Si les premières découvertes de Fanny sont prévisibles, voire attendues, le dénouement parvient véritablement à surprendre, voire à nous tirer des larmes. Le déploiement narratif du film évoque certains des meilleurs « contes pour tous », en proposant un récit qui mise sur l'agentivité, la sincérité et la débrouillardise de la jeunesse, qui entre ici en opposition avec le monde des adultes, caractérisé par sa dimension factice. Pour peu que l'on accepte certaines invraisemblances, à commencer par les découvertes fortuites (film de genre oblige...), le plaisir demeure entier.

Fanny contient des forces indéniables, à commencer par la qualité d'interprétation des comédiens. Dans le rôle-titre, la jeune Milya Corbeil-Gauvreau, vestale, impressionne par sa justesse et sa photogénie à l'écran. Elle tient sur ses épaules une partition complexe qui la pousse dans ses derniers retranchements. Mentionnons aussi la solide performance d'Adélaïde Schoofs, qui fait ses premiers pas au cinéma en incarnant Léo, complice de la protagoniste, avec qui elle se lie d'amitié.

Mais ce qui reste surtout en mémoire repose sur la sensualité de cette œuvre, qui parvient réellement à nous envelopper. La direction photo de Jérôme Sabourin est absolument splendide et ne cesse de se réinventer grâce à différents cadrages, que ce soit pour les paysages urbains comme ceux de Montréal et de Tokyo ou pour les décors dans la nature. Le fleuve Saint-Laurent se déploie ici dans toute sa puissance, surtout dans les prises de vue en hauteur qui impressionnent par leur beauté. Avec l'ambiance sonore, elle aussi fort travaillée, ce film nous entraîne en immersion complète dans une atmosphère marine, peuplée d'oiseaux et d'insectes. Il est inhabituel qu'on puisse écrire une telle phrase à propos du cinéma québécois, qui souffre souvent de son manque de ressources : *Fanny* s'est donné les moyens de ses ambitions.

Rares sont les œuvres parfaites, et celle-ci ne fait pas exception. La surenchère d'effets visuels et de rebondissements lasse dans la dernière partie du film, qui vire au kitsch. Dommage.